

Son Frère

2009

Etienne Buraud

15h00

Je m'appelle Tsai Shen. Mon papa ne me quitte jamais. Depuis que je suis entré à l'école de sport, il est là, tous les après-midis et tous les matins. Il a dit à maman qu'il ne voulait pas travailler, que son travail maintenant ce serait moi. Je crois qu'il a dit ça à maman il y a cinq ans. Depuis, il est toujours à côté à me regarder jouer, il commente mes gestes, il me gronde quand je perds, et il ne sourit pas quand je gagne. Hier j'ai perdu deux matchs et le soir, j'ai dû écrire sur cinq pages une phrase d'excuses pour lui. Mais il ne me frappe pas. Demain papa, promis, je gagnerai tous mes matchs. Tu ne seras pas déçu, tu verras.

Quand l'entraînement est fini, il va rejoindre maman. Enfin, c'est-ce qu'il dit. Moi je reste au dormitorium avec tous mes copains. Hier on a fait des boules de neige le matin. Plus tard, je serai champion, pour mon papa.

On s'entraîne pas avec les filles. Alors parfois, quand aucun adulte me regarde, je fais exprès d'envoyer la balle de l'autre côté des séparations pour voir Yao. On vient de

la province du Hunan. Quand je suis arrivé à Beijing, j'avais quatre ans, mais Ling Yao, je la connais que depuis un an. On habite tous les deux au bout de l'avenue Dien'anmen, dans les grands bâtiments. Mais on n'y dort que le samedi et le dimanche. Alors papa vient nous chercher tous les deux le samedi midi quand on a fini. Ling Yao a les cheveux coupés courts parce que sinon ça la gêne pour jouer. Les cheveux longs, c'est interdit. Elle ressemble à un garçon. Mais moi je l'aime quand même.

La nuit on entend du bruit, comme des coups de massue. Au début, j'ai demandé à Sha Shou, le surveillant du dortoir, et il m'a dit que c'était des endroits où les gens s'amusaient quand nous on dormait, et il y avait des vrais chanteurs dans tous les bars. Il est vraiment gentil. Il me parle souvent de sa sœur qui travaille de l'autre côté du mur. L'autre jour, il m'a même proposé de m'emmener en cachette voir Ling Yao, parce qu'il sait qu'elle et moi, on est amoureux. Tout à l'heure, il a promis de nous emmener dans le jardin du lac, après les cours.

J'aimerais bien aller de l'autre côté du mur mais nous on est couché à 20h30 alors, il va falloir que je grandisse beaucoup. C'est pour ça qu'on entend la musique parfois. Elle m'empêche de m'endormir parce que moi, même après l'entraînement, je suis pas fatigué. A la pause, je cours, je joue. On dirait que la pause c'est pour que l'un d'entre nous aille remplir la bouteille d'eau chaude de

l'entraîneur pour son thé. Pourtant, on peut pas dire qu'il se fatigue beaucoup. Avant c'était un champion de l'équipe de la ville. Maintenant il est vieux, mais nous on écoute tout ce qu'il dit, et quand il montre un geste à un copain, je peux pas m'empêcher de le regarder. Je crois qu'il est là depuis au moins cent ans. Il lui manque trois dents, et il est toujours habillé pareil. On a peur de lui, mais dès qu'il a le dos tourné on redevient des enfants.

Enfin pas moi parce que papa, il est toujours là. Il veut que je sois un champion, c'est pour ça.

17h45

Les cours sont finis. Sha Shou vient me chercher dans la classe des filles. Il dit à la maîtresse que ma maman m'attend dehors, parce que papi est à l'hôpital. Mais je sais que c'est pas vrai et qu'on va rejoindre Tsai Shen. Je vois les garçons venir vers nous. Sha Shou appelle :

« Ling Yao, viens là ! ». Et puis tout va très vite. Nous longeons le mur de la partie nord du lac. Je sens sa grosse main me soulever pour m'aider à enjamber la barrière. Là, il nous laisse courir. Je suis heureuse. Je ne lâche pas la petite main de Tsai Shen. Je suis toute petite pour être amoureuse, et pourtant, avec lui, c'est mieux qu'avec les copines.

Je me retourne, Sha Shou a disparu. Je le cherche, il s'est caché derrière les arbres. Il nous rappelle. On va faire un jeu.

18h00

Je n'ai pas de nom. Celui qui passe à côté de moi me voit à peine, et s'il me voit, il détourne son regard comme si je n'existais pas. Je vis presque au niveau du sol. Une planche en bois munie de quatre roues que je fais avancer péniblement en poussant avec mes mains, avec une lenteur d'escargot. Mon corps indéfinissable, ou ce qu'il m'en reste, est camouflé sous une large toile sans forme. Je ne parle pas, et ne sais plus que pousser de petits râles, la main tendue, pour quémander un Yuan. Je vis ici, sur Lotus Lane, mendiant d'un autre âge, pauvre des pauvres égaré parmi les riches chinois venus dépenser leur argent dans les bars du lac. J'ignore pourquoi on me tolère. Peut-être que ma laideur et mon handicap inspirent finalement une forme de pitié. Mais elle ne va que rarement jusqu'à l'aumône. Celui qui depuis dix jours arpente l'allée ouest ne m'a jeté qu'un regard effrayé. Ce n'est pas souvent que je vois revenir les touristes plus de deux nuits de suite.

A Lotus Lane, je connais tout le monde. Je suivis surtout grâce aux filles des bars, qui m'apportent, après la fermeture, dans une petite boîte en polystyrène, ma pitence quotidienne. Je n'ai jamais vraiment vu leur visage. Elles sont si grandes.

Cet après midi, alors que je traînais ma planche vers le petit jardin, j'ai vu le surveillant de l'internat qui jouait avec deux enfants. Ils ne pouvaient pas me voir, eux. Personne ne me voit jamais. Personne ne me parle jamais.

J'ai tout vu de derrière ma cachette. Les coups de pierre sur la tête, la corde autour des deux petits corps : trois tours bien serrés, les yeux rougis de plaisir, et son sourire aussi. J'entends encore le bruit et le râle du garçon. Parce qu'il me reste la vue et l'ouïe, et qu'hier, j'étais là, au mauvais moment. Au bon moment. Pourtant, il a scruté autour de lui. Ils n'ont pas eu le temps de dire ouf mais visiblement, le garçon, il l'a pas réussi en un coup. Alors il a ramassé la grosse pierre, a tapé encore sur le crâne, et avec la ficelle qui lui restait, il l'a accrochée aux siamois, collés par le ventre. C'était là-bas, derrière la ligne des pêcheurs, quand le chemin s'arrête et que le mur est à flanc de lac. Il a tapé de toutes ses forces et a cassé la glace en trois fois. Et puis ils ont coulé à pic.

J'ai vu ça moi. Complètement. Alors je n'ai pas bougé de derrière le saule, un peu en contrebas. J'ai attendu qu'il

parte, qu'il remonte la contre-allée vers la partie nord, et je me suis remis à traîner ma planche à roulettes.

Les petits, j'ai pas bien vu leur visage. Les gosses, moi, j'en vois pas souvent.

18h30

Maintenant on a froid, on est tout mouillés, et on n'arrive plus trop à respirer. Il y a quelque chose qui nous tire la jambe, et qui nous serre très fort. Mais on est ensemble et ça c'est bien. Bien serrés.

On regarde le ciel mais on ne voit rien, c'est tout noir. C'est comme un plafond. Cela a l'air très froid et très dur.

Quand la neige aura fondu nous ne nous verrons plus jamais. Il faudra se quitter pour toujours. Mais si on a de la chance, on pourra passer notre première nuit tous les deux.

19h00

Ici, le mot massage se dit *an mo* . Pour un occidental, on emploie aussi, de manière indifférenciée, la transcription phonétique du mot massage . Je le prononce *massadgi*. Au salon, on propose le foot massage , avec un prémassage du dos, de la nuque et de la tête pendant les dix premières minutes où les pieds du client trempent dans l'eau chaude.

De l'échoppe d'une ruelle perdue au cœur d'un Hutong, à l'immeuble à la devanture fastueuse dotée de plus de cinquante pièces particulières, on masse partout à Peking. Mais au salon, on ne masse pas comme chez la petite coiffeuse de l'avenue Andienmen qui vous palpe vulgairement les dix premières minutes pour vous proposer autre chose qui n'était pas sur la carte. Non, ici, c'est du sérieux. Je suis une vraie masseuse. Je porte une blouse rose. Je ne masse pas, je cherche, j'appuie, je palpe, je m'arrête, je parle peu. Le cérémonial auquel je me livre s'apparente pour beaucoup aux gestes millimétrés du service du thé. Rien n'est laissé au hasard. J'explore chacun des doigts, en en frictionnant précautionneusement l'extrémité, puis en appuyant sur la zone interne. Mon geste est thérapeutique. Ensuite, j'attaque la voute plantaire, en regardant du coin de l'œil les réactions du client à chacune de mes pressions, pour savoir sur quelle zone il me faut insister. J'enveloppe le pied que je ne masse pas d'une petite serviette rouge humide et chaude, afin qu'il ne refroidisse pas. Mon pliage est comme un origami japonais.

Mais aujourd'hui, celui que je masse veut un massage du corps. Quand je l'ai vu arriver, je lui ai d'abord tourné le dos, et j'ai séché mes larmes. Il a commencé par vouloir se déshabiller alors que massage chinois se fait par-dessus les vêtements. Un touriste, un *lao wai*, à l'évidence.

Je commence. Mes doigts appuient avec force et patience ; puis j'alterne en continuant avec la paume de la main. Il a un corps d'athlète, les yeux clairs je crois mais là, je ne peux pas vérifier, vu qu'il est sur le ventre, la tête dans le trou pour épargner ses cervicales. Soudain, son bras pendant saisit brutalement ma cheville. J'ai appuyé sur un endroit sensible. Il s'excuse, je lui demande s'il veut que j'insiste. Il préfère, oui. Il a les épaules larges, et parle peu. Il est là depuis dix jours ; et moi, ce soir, je me concentre sur ce corps-là, pour oublier que depuis une heure, l'homme que j'aime m'a quitté brutalement.

19h30

Le problème avec le sang, c'est que ça part mal. Mais j'aime bien le bruit du caillou sur le crâne. J'ai l'impression d'entendre le cortex se déchirer. Et puis un crâne d'enfant, c'est un vraie coquille d'œuf. C'est rare quand même que je m'y prenne à deux fois. Le petit, il devait être plus intelligent que les autres, ou plus ambitieux, ou plus je sais pas quoi. Enfin, je dis ça. Que c'est bête un gosse parfois. Tu leur dis de venir, et hop, ils sont dans tes bras. Tu leur dis de fermer les yeux, de baisser la tête, et ils obéissent en riant. Ils pensent que tu vas les transformer en oiseau avec une formule magique. Là c'était presque ça. J'en ai fait des poissons en une minute. Les gosses c'est facile à tuer. L'autre avantage c'est que même morts, ils restent portatifs. Les adultes, quand je les crève, ils se transforment en vieux matelas sur mon dos.

L'idéal, c'est les enfants. Parce que même quand c'est pas la grande forme, quand on tape un peu à côté, ça fonctionne. Le temps qu'ils se rendent compte qu'en fait, t'as rien dans ta besace, ils ont déjà les pieds devant. Je

suis sûr d'ailleurs qu'ils souffrent pas, ça va trop vite pour eux.

Les deux petits, c'est un gros poisson à deux têtes maintenant. Et congelé en plus.

20h00

Il flotte une atmosphère étrange sur le lac gelé. J'ai dans le cou l'air chaud de la soufflerie de la maison de thé. Et dehors, c'est tout blanc. Il y a la glace maintenant sur le lac, une large couche. Il est recouvert de neige. Oui, totalement blanc.

La voilà. Le cérémonial commence. Elle est bien habillée et contraste avec la vulgarité des femmes des bars ambiants. Lotus Lane est criarde le soir. Il faut se protéger pour profiter de cet instant de paix. Mes mains sont propres, et je maudis ces basses qui passent à travers la vitre et couvrent la lente mélodie de cordes du salon. Elle arrive à petits pas. Ce soir, il n'y a que des femmes. Elles jouent. Il est vingt et une heure.

Elle remplit doucement la tasse de the olong.

De l'autre côté de la vitre, ça racolle sec.

Tiens, voilà Ke Ke, ma petite soeur, ma *mei mei*. Elle commence vers 19 heures. Ses longs cheveux noirs tenus par un petit bonnet blanc, elle a tellement d'énergie à

revendre. Au moins autant qu'il lui en faut. Encore six heures à arpenter de long en large les abords du lac pour un maigre gagne pain : cinq yuan par client. Ke Ke, on dirait une souris. Je tape à la vitre, elle me voit, me lance un grand sourire, pousse la porte et me serre fort dans ses bras. J'ai vieilli plus vite qu'elle. Je suis un homme ici. Elle semble heureuse de sa vie mécanique. Tous les jours, à la même heure, jusqu'à ce que mort s'en suive, avec ses deux amies d'enfance, pour un manager rigoureux. Un type de Hangzou, un investisseur très riche débarqué à Pékin en 1999.

Parfois, je l'accompagne dans son travail. On raccole à deux, que des *lao wai*. La technique est très simple. On ramène environ un touriste sur trente. Après, Ke Ke sert la conversation dans un anglais approximatif : "You Beijing?", "Me english no good", "Me waiting". Elle les complimente, les fait boire, demande d'abord poliment une boisson, puis une autre. Ke Ke plait beaucoup malgré ses 32 ans. Ils tombent tous dans le piège. Elle les fait rire, les colle un peu, et les flatte beaucoup. Ils adorent les compliments. Ils sont assez bêtes pour y croire. Au début, ils se méfient, puis peu à peu, l'alcool aidant, ils oublient que l'addition sera pour eux, pensent que plus ils la feront boire, plus facilement ils pourront l'emmener dans leur hôtel. Il arrive toujours le moment où les hommes lui

demandent d'enlever son petit bonnet blanc pour voir ses cheveux.

Ke Ke s'en va et je lui glisse quelques mots gentils à l'oreille, avec un billet de cinquante yuan dans la poche. Je fixe les reflets des lumières sur la glace.

23h15

On m'appelle Bing Qing. Je suis serveuse au bar avec Ke Ke. Avec moi, c'est cent yuan le massage. Entre cinq et dix minutes. Je suis belle. Imposante, pas fine comme toutes mes copines. J'ai de beaux seins, que je cache à peine sous mon petit t-shirt blanc. Je porte toujours des minijupes, et quand un *lao wai* débarque ici, je m'approche et j'avance ma bouche vers lui. Après, je m'assois à côté. Il ne comprend pas tout de suite qu'une heure de conversation, c'est aussi cent yuan. Il paie les consos, et après, s'il veut, je le termine à la main dans l'arrière salle. A mon bras gauche, j'ai un petit porte monnaie rose rempli de billets de cent. Quand mes copines ramènent des *lao wai*, je leur demande en passant, avec une moue boudeuse de m'offrir un coca, « just a coke ». Avec ça, on remplit les caisses. Si l'un d'entre eux veut faire l'amour avec moi, c'est trois mille. Non négociable.

Ke Ke traîne avec l'étranger tous les soirs ici. C'est louche, ils se touchent la main, se regardent, mais ils consomment très peu. Hier, il a passé deux heures avec elle et elle n'a rien pris. Lui, à peine deux bières ; elle

travaille à l'envers depuis une semaine. Elle disparaît une heure durant vers Hou Hai nord, à son bras, et le patron n'est pas content. J'ai bien essayé de lui soutirer quelques consos, mais y'a rien à faire. Il dit toujours non, et pourtant, il vient tous les soirs. Depuis, j'ai laissé tomber mais je vois bien qu'il reluque mes jambes et mes seins. Hier encore, il chuchotait quelque chose dans l'oreille de Ke Ke en me regardant, et ils se sont mis à rire. Elle file un mauvais côtelon. Les étrangers, faut pas tomber amoureux. Ils allongent, et on s'allonge. On n'embrasse pas, on fait vite, il faut que ça tourne.

Il m'appelle Ping Ping ce con. Moi c'est Bing Qing. Je suis belle, et tous les soirs, je mets ma main dans les pantalons des hommes dans l'arrière salle. Je sors mes petits mouchoirs et je mets tout ça dedans quand ça explose. Un coup de lingettes, et hop, cent yuan de plus. Mais celui-là, je l'aurai pas.

Ce soir, c'est la disette. Mon patron nous fixe toutes, comme si c' était notre faute si les clients se faisaient rares. Et puis Ke Ke qui ne revient pas. Elle doit être encore avec lui. Wang Lu nous a ramené deux anglais qui bossent à Hong Kong. Ceux-là, ils ont du fric à ne pas savoir comment le dépenser. Mais on est mardi, et s'ils sortent tard, c'est sûr que c'est leur dernier soir. Sûr qu'ils repartent demain. J'ai l'habitude. Ils vont faire le tour des bars. Vont pas rester longtemps. Quand au *lady massage*,

même pas la peine d'y penser. Il est trop tôt. Je tente ma chance. Il me rembarde dans un chinois impeccable. J'ai l'air conne.

J'apporte l'addition au client accoudé au comptoir, un chinois d'une petite quarantaine d'années. Il plonge dans mon décolleté mine de rien. Trois bières, cent vingt yuans. Et hop, il m'en glisse dix dans mon porte-monnaie rose. Ca doit-être pour le paysage...

Tiens, Sha Shou, le frère de Ke Ke, passe sans tourner la tête. Il est passé où le clin d'oeil quotidien ? C'est pas dans ses habitudes. Je m'ennuie. J'ai une envie terrible de faire l'amour. De faire vraiment l'amour. Mais ça, c'est interdit, ou alors, ici, on te casse les jambes.

Je sors pour attraper Sha Shou. Non, avalé par la foule.

23h30

Le bus 111 mène au pied de la tour. Je ne suis jamais fatigué et quand je rentre à la maison, je veux que tout soit près. Ce n'est pas ma femme qui va s'occuper de l'avenir financier de la famille. La maison, ça, elle sait faire, pour le reste c'est moi désormais qui mène la barque. Après l'entraînement, je passe au parc pour jouer au go ou aux cartes avec les gens du quartier. A dix neuf heures, je les quitte et je passe la soirée à la maison. Mais ce soir j'ai échoué dans un bar du lac. Je bois, tout seul, en reluquant les jambes de la grande serveuse plantureuse.

Je ne parle pas beaucoup, mais ma femme ne pose pas trop de questions. Je ne lui raconte pas l'incident du jour, et la défaite du petit. Pourtant, il ne perd pas souvent quand je suis là, autant dire qu'il ne perd jamais.

Il sait ce qui lui reste à faire demain. Il est bien à l'école de sport. Je le trouve heureux, surtout depuis qu'il est amoureux de la petite. Enfin, il ne m'a rien dit mais moi je l'ai bien vu.

J'ai du mal à me décoller de ma chaise. La jeune serveuse m'apporte une troisième bière. Les deux

chanteurs installent en fond de salle la sono et le clavier. Je pense au petit. J'ai peut-être été injuste avec lui ; et puis je sens dans mon dos le coude d'un type. Deux étrangers qui parlent fort viennent d'arriver et se font, sans me regarder, de la place au comptoir. La soirée à Lotus Lane bat son plein. Le mendiant traîne péniblement sa planche à quatre roues, et le froid tombe sur le lac.

Je demande l'addition. Je crois qu'elle s'appelle Bing Qing. Je plonge dans son décolleté provocateur et elle me sourit. Décidément, je n'ai pas envie de rentrer ce soir. Passe devant la vitrine le surveillant de l'internat. Après avoir glissé dix yuans dans le petit porte monnaie rose de Bing Qing, je quitte Lotus Lane. Demain, le petit gagnera tous ses matchs.

5h30

Je viens de sortir de sa chambre. Neuf mois sans sexe, c'est vraiment long. Dormir, racoler, dormir, racoler. Mais ce soir, pour une fois, c'était différent. Je lui ai posé la main sur la bouche : « you-me : *mi mi* » Il a volé des photos de moi, à moitié habillée, et nue. Si mes amies apprennent ça, tout Lotus Lane sera au courant et s'en est fini de ma réputation. Coucher avec un *lao wai* est très mal vu. Mais celui-là, c'est différent. Dix jours qu'il déambule chaque soir à me chercher, et chaque soir, nous nous retrouvons à bavarder, un peu plus longtemps, au vu et au su de tous. Il a compris qu'il fallait aller consommer dans le bar où je travaille, que c'était une bonne couverture pour moi. De l'extérieur, je travaille, et je remplis les caisses. Au fond de moi, ça vibre quand je plonge dans ses yeux clairs. Tous les soirs pour l'instant je me suis refusée à lui sous des prétextes divers, et pourtant ce n'est pas l'envie qui m'a manquée. Mais il s'en va demain. Je lui ai promis cette ultime nuit, à condition qu'il garde le secret, le *mi mi*.

Il a les yeux clairs, et moi, je n'en peux plus de cette solitude. Ma fille que

j'ai confiée à mes parents restés à Nanjin me manque. Mais je n'ai pas de quoi lui payer d'études. Je crève de pauvreté dans ma chambrette aveugle entre le troisième et le quatrième périphérique. Et il faudrait en plus que je ne tombe pas amoureuse. Elles sont marrantes les autres. Elles ont toutes un petit ami, ou un mari. J'aimerais bien les y voir à ma place. Alors j'ai sonné à sa porte. Chambre 312. Il est à l'hôtel de l'école de Shi Cha Hai, juste derrière les murs.

Il devait être 3h30 du matin. Je me suis laissée faire. Il a passé sa bouche dans mon cou, sa langue a parcouru mon oreille, et ses mains ont cerné mon visage de souris. Il m'a dévoré lentement. J'ai ri tellement j'étais heureuse.

Nous avons fait l'amour très longtemps. Je me suis agrippée à lui comme à un tronc d'arbre. Quand il m'a retournée, il a planté ses dents dans la fesse droite en badinant, puis m'a soulevée doucement. Au bout de deux heures, je me suis écroulée, trempée d'un mélange de sueur, de sang et de plaisir. Épuisée. Lui semblait serein, à peine essoufflé. Il souriait. Je me suis blottie contre son torse, j'ai recroquevillé mon petit corps.

Puis je l'ai déployé de nouveau, dix minutes plus tard. Je me suis étirée d'abord. J'ai tendu mes petits bras comme pour toucher le plafond, et mes jambes pour

atteindre le mur. Une vraie fleur de thé au jasmin plongée dans l'eau. J'ai voulu le marquer une fois de plus, mais différemment. J'allais voyager sur lui, et d'abord ma langue, comme un escargot, a laissé sur sa chair une traînée translucide. Il a tendu la main pour éteindre la lumière de la chambre, puis l'a rallumée comme s'il ne voulait rien perdre de la seconde séance. J'ai joué mon rôle avec la délectation de ma trentaine, mais je me suis piégée moi-même.

Maintenant, Lotus Lane est vide. Mon frère travaille. J'ai dans la bouche son goût à lui. Très persistant. Un mélange de sel et de sueur, peut être aussi d'épices. Je marche et je pleure aussi. Je fonds en larmes. Tout en lui me manque et je me sens vidée comme un poisson qu'on eviscère. Alors j'avale ma salive qui contient encore, infinitésimalement, tout ce que son corps a su produire, j'avale pour le garder en moi et qu'il devienne moi, aussi. Le lac est dur et cassé par endroits. Il commence à fondre. Je m'accoude à la rembarde et déglutis encore et encore, nerveusement, pour conserver de lui ce qui peut l'être. Je déteste cet endroit parce que cet homme, dont je n'ai pas même demandé le nom, va disparaître comme il est apparu.

Tous les bars ont fermé. Dans ma poche, je sens le billet de cinquante yuans que mon frère m'a donné. Il sait que le retour en bus est long pour moi, et cela paye le taxi.

12h00

- Tu me dis qu'ils ne sont pas rentrés?

- Non, il en manque deux ce matin, on a cherché partout, on a prévenu les flics. Tu sais c'est les deux petits amoureux dont je t'ai déjà parlé. Le garçon, il a toujours son père au gymnase.

- Oui, je les ai vus ensemble prendre le 111 vendredi dernier. Il y avait un homme avec eux. Qu'allez-vous aller faire ?

- Que veux-tu qu'on fasse ? On a réuni les gosses, on leur a dit que deux avaient disparu, que les cours reprenaient normalement, qu'ils avaient dû faire une fugue, et qu'ils ne pouvaient pas être bien loin.

- Je t'ai vu repasser hier vers 21 heures, tu n'étais pas à l'internat ?

- Je suis sorti chercher des cigarettes après que Wao Xu a couché les enfants. Mais tu vois, hier soir, personne n'a noté leur absence, en tout cas Wao Xu ne m'a rien dit. J'étais chez les 12-14 dans l'aile gauche.

- C'est bizarre quand même, et vous avez prévenu les parents ?

- Bien sûr, c'est là qu'on a appelé en premier, au cas où ils seraient retournés chez eux mais non, rien.

12h04

- Tu sais, hier j'ai couché avec un touriste.

- Comment ça ?

- Quoi, « comment ça ? » ?

- Il t'a payée ?

- Non, ça va pas non.

- Tu es folle. C'était où ?

- A l'hôtel de l'école, juste derrière.

- Attends, je comprends mal.

- Il n'y a rien à comprendre.

- Tu sais ce que j'en pense. C'est dangereux, pour toi, pour ta réputation, pour la mienne aussi, et pour ton job. Et vous vous êtes rencontrés comment ?

- Ici, à Lotus Lane, j'ai voulu le rabattre mais il m'a dit que les jeunes filles c'était plus son truc. Après il est revenu tous les soirs. Il me plaisait. Il était différent.

- Combien de fois ?

- Juste cette nuit, il est parti ce matin.

- Mais quand ? Quand ?

- Après le travail, vers 3h30.

- Tu es sûre que personne ne t'a vue ?

- J'ai fait attention, je te le promets.

- Et tes amies ?

- J'ai attendu qu'elles s'en aillent.

- Et c'était comment ?

- Arrête, je ne peux déjà me confier à personne.

Comprends-moi, ne me juge pas. Tu sais que je n'ai que toi.

12h16

- Tu ne dis plus rien.

- Je repense aux enfants, et à la nuit que tu as passée. Tout est étrange autour du lac en ce moment. J'en ai assez d'être ici. Ce lieu finit par me faire peur. C'est une prison. Toi, tu travailles tous les jours pour presque rien, et tu finis dans la gueule du loup. Moi, j'ai l'impression de devenir fou.

- Pourquoi dis-tu cela ? Qu'y a-t-il ?

- Il flotte une atmosphère étrange. Je commence à hair ce lieu. Il est malfaisant. Avant qu'ils construisent tous ces bars, on était bien ici. Il y avait Pekin pour les Pekinois et Houhai pour nous. Et puis, ils ont voulu tout changer, et ils ont commencé à construire et à construire. Ils ont mis des enceintes, des néons, des barrières, des policiers, et voilà. Toi et moi, nous étions enfants ici, nous courions le soir ici, et maintenant, tu finis dans les bras d'un étranger. C'est l'argent qui nous a bouffés, et encore, cet argent n'est pas pour nous. Qui sait quels monstres sont nés de ce projet pour qu'il ait même fini par nous

enlever nos enfants ? Regarde toi. Tu joues leur jeu. Tu me dégoûtes.

- Dis moi ce qu'il y a vraiment, il y a autre chose.

- Il y a aussi que cette amertume qui me dévore le palais, je l'ai crachée au visage de Xiao Mu, la masseuse de l'hôtel, hier soir, avant qu'elle ne reprenne le travail. Je lui ai dit que c'était sa faute tout ça, qu'elle croyait m'aimer mais qu'elle voulait juste un homme présentable pour ses parents, qu'elle voulait le mariage. Alors, tu vois, je l'ai laissée là, en larmes, juste derrière la maison de thé. J'ai été injuste, et cruel, mais je devais me débarrasser de tout, et d'elle d'abord. Elle est retournée au salon, effondrée. Je suis sûr que ses clients n'ont rien vu. Elle encaisse soumise. Elle a toujours été soumise et obéissante.

- Tu exagères. Tu es là mais tu n'es plus là.

19h30

La glace a fondu. On a vu les corps des enfants apparaître. On les a tous vus, parce le bruit s'est diffusé en quelques minutes. Il y a ceux qui sont là depuis le début qui d'abord ne comprennent pas. Et nous nous attroupons. Entre deux larges pans de glaces, une masse boursoufflée flotte, noire, et gonflée. Les touristes sur place hésitent à photographier la scène. Les filles du bar sortent en petite tenues, enfilant rapidement un manteau. Bing Qing pleure. Ke Ke aussi. Jamais Lotus Lane n'a connu une telle effervescence.

Brutale, la police arrive. La *jing cha* repousse tout le monde, à coups de bâtons. Eux non plus ne savent pas quoi faire, mais ils sont là. Moi, j'étais déjà dans les parages, j'errais en cherchant mon fils, et sans le chercher vraiment. J'étais presque le premier sur les lieux, comme s'il avait voulu me dire, à moi d'abord, qu'il était là. Je ne décris pas ce qui se passe en moi. Je ne comprends pas vraiment.

On retire les corps de l'eau. Je le reconnais mal.

Les enfants de l'école accourent maintenant, et se faufilent entre les badauds. Certains pleurent, d'autres crient, d'autres enfin ne semblent pas bien comprendre non plus. L'entraîneur tente de les regrouper, mais pour une fois, ils ne l'écoutent pas. Et je vois se mêler ces deux mondes qui cohabitent de part et d'autre du mur, le monde des bars et celui de l'école. C'est un mélange curieux de touristes, de chinoises à louer, de gamins, de marchands à la sauvette, et tous les regards sont rivés sur les deux petits cadavres. Il aurait pu régner un silence de cathédrale, mais non, cela bruisse intensément, et cette rumeur effrayée est couverte par les hurlements de la *jing cha* qui tente de faire régner un semblant d'ordre.

Quelqu'un d'autre semble pleurer. Le mendiant du lac. Il pleure, oui, et fixe étrangement un homme du regard, le surveillant de l'internat, dont les yeux grands ouverts ne reflètent rien.

Alors l'ambulance arrive.

4h00

Au petit matin, il n'y a personne sur le lac Shi Cha Hai. Les premiers gymnastes ne sont pas encore levés. Le gel a reformé une large plaque givrée, encore fine, par-dessus laquelle on peut voir la neige se déposer

Dans moins d'une heure, tout sera blanc et l'on pourra percevoir la silhouette d'une femme accroupie, recroquevillée sur elle-même, une femme qui aura tout perdu.

A ses côtés, on distinguera, la tenant dans ses bras, un homme, peut-être son amant ou son mari, peut-être un étranger de passage, trop tôt reparti, peut-être encore un père.

Mais cela ne pourra être un frère, pas *son* frère, qui, face à la foule déconcertée, s'était quelques heures plus tôt glissé de lui-même dans la voiture de police.